

Les tapisseries de Lurdes Caldas

Propos recueillis par
Jeanne Monthubert

Lurdes Caldas a dirigé au Portugal l'association de l'éducation par l'art. Institutrice pendant 23 ans, elle fut membre de la direction nationale du mouvement d'École Moderne depuis sa fondation.

Dans le texte qui suit, Lurdes explique son cheminement dans l'artisanat depuis sa rupture avec un style de vie « normal » pour la femme portugaise (préparer son trousseau, faire des milliers de petites broderies, se marier, avoir des enfants...) et l'abandon de son métier d'enseignante auquel elle était pourtant très attachée.

Je suis originaire de l'Algarve. Quand j'étais petite, je m'asseyais à Armação de Pera et je regardais les femmes faire leur ouvrage. Elles furent toutes très importantes pour moi ainsi que les petites vieilles que j'ai connues plus tard à Per ou à Silves. Assises à la porte de leur maison, elles travaillaient des tissus de toutes les couleurs pour faire des tapis.

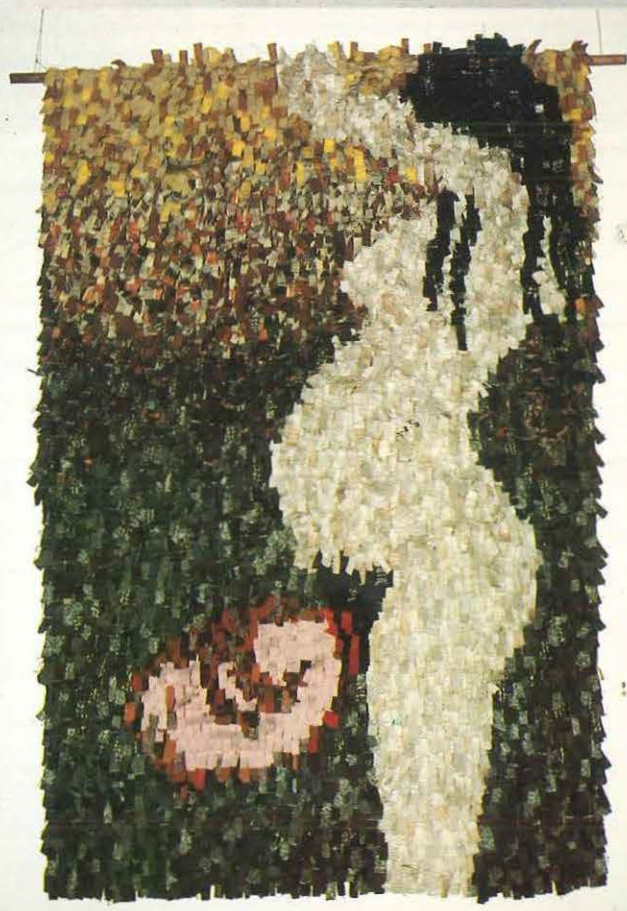
Je me souviens aussi très bien de ma grand-mère Térésa avec qui j'entretenais des relations de grande complicité.

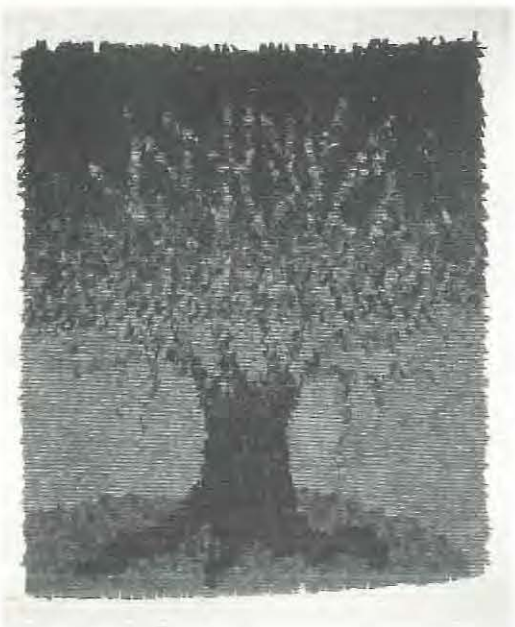
Cette grand-mère, un jour de 1901 sortit de Silves sur une charrette tirant deux autres charrettes qui transportaient sept filles, quatre nourrices et tous les bagages.

Ce jour-là elle avait dit non à son mari avec lequel elle avait des relations violentes.

Elle recommença sa vie, sans peur, donnant des leçons de piano et brodant de fil d'or des capes précieuses pour les saints des autels.

Au début du siècle, c'était un





acte héroïque, mais à l'époque elle ne l'a pas ressenti comme tel. Dans la maison où elle vécut et qu'elle entretenait avec son travail, on entendait de la musique et des rires de tous les côtés.

Dans ma vie, il a fini par se produire une rupture identique : je ne me suis pas mise à broder d'or du linge d'autel, mais à travailler d'une autre manière. Mes premiers travaux ont été un défi induit par une réflexion sur la condition des femmes, c'est-à-dire ma propre condition.



J'ai signé mes ouvrages au nom de chaque femme qui travaillait anonymement. J'ai fait une sorte d'identification avec toutes ces femmes inconnues qui, pendant des siècles et des siècles, ignorées, cachées, dévouées et humbles ont donné pendant des heures et des heures de leurs journées toujours semblables, leur imagination, leur créativité et leur labeur pour la beauté et le bien-être de ce monde.

Donc mon travail veut récupérer une créativité féminine qui a toujours existé, même quand elle était méprisée ou ignorée. Des phrases comme : « Elle s'amuse » « La voilà encore avec ses petits chiffons » sont le symbole du mépris qui, depuis des générations vise le travail des femmes.

Pour moi, personnellement, elles ont constitué un défi.

Un jour, comme je passais à Messines, une jeune fille descendit de son âne, à la porte du marché.

Attirée, je la suivis. Sur le bât, une couverture réalisée avec des bandelettes de tissu () rendait le siège confortable tout en protégeant l'âne de la fraîcheur du soir.*

Je la caressai, la palpai, la retournai et j'eus alors le désir de refaire les gestes de cette artisanne égale à tant d'autres : découper des bandelettes de tissu, les agencer par couleur, les coudre suivant un dessin déterminé.

Je me suis dit : comme elle, je peux faire ça ! Cependant, je vis en ville, je suis différente et mon travail a été différent.

Ma créativité vient de toutes mes expériences à côté des enfants, avec les enfants.

Toute la démarche a été faite grâce à eux avec toute sa richesse d'expériences. Dans mon école, où on employait encore la craie, le crayon, le porte-plume et la gomme j'ai ressenti la nécessité de reconsidérer mes relations de travail avec les élèves, d'élargir les formes d'expression.

La réflexion à laquelle m'ont obligée les enfants m'a beaucoup influencée. Leurs progrès m'ont aidée à équilibrer mon propre développement, à dire un grand non et à restructurer toute ma vie.

Je crois profondément à l'expression enfantine dans cet imaginaire fantastique qu'aucun adulte ne peut atteindre.

Il y a des enfants — cela n'a rien à voir avec leur intelligence — qui dessinent toujours les mêmes arbres, ou les mêmes maisons. Moi j'ai fait longtemps les mêmes femmes et cela a autant à voir avec un thème qui ne s'est pas encore épuisé qu'avec ma propre condition de femme qui, malgré tout ne s'est pas encore tellement modifiée.

De toutes façons si je réussis à trouver ici de nouveaux regards, de nouvelles complicités et la nécessaire compréhension des motivations qui nous poussent, nous, les femmes, à créer, je continuerai à me sentir la force, pour sortir de l'anonymat ce travail quotidien et simple, de le pousser très loin et de le signer.

Lurdes Caldas

() Elle a repris une très ancienne technique pratiquée surtout en Algarve, dans le sud du Portugal, pour faire des tapis ou des dessus de lit à partir de bandelettes découpées dans des vieux tissus, pliées en double puis assemblées par couleur et cousues (formes géométriques le plus souvent).*

